



“Je me dis que c’était sans doute une idée fixe; que cet homme, ayant la nuque large, devait être têtu”. | Tourguenieff

La nuque de Marcus

Il a suffi d’un filet de lumière.

De face, elle n’y arrivait pas. Elle avait beau se mettre en condition avant leurs rendez-vous - et après, tenter de se convaincre - elle n’éprouvait devant ce visage étale qu’une indifférence teintée de dégoût.

Un jour, il est passé par son atelier de costumière.

Cet atelier, c’est l’espace de travail clandestin qu’elle a aménagé dans les combles d’un vieux théâtre de l’East village. Pour y pénétrer, depuis la galerie du dernier étage, on doit se plier en deux, se glisser dans un trou percé dans les boiseries. C’est lui qui a dit: « *Suis-moi* ». Son corps à lui devance son corps à elle, pour, de l’autre côté, aller tâtonner dans le noir.

Soudain l’ampoule nue tremble au-dessus de la table de montage et le vide se précise en contre-jour: mannequins, machines, longues cascades de tissus arrêtées en pleine chute - et au milieu des ombres, cette masse découpée dans l’encadrement d’une porte, ce dos où seule la nuque accroche un filet de lumière. Elle est aimantée par cette nervure couleur de bronze. Elle veut sauter sur cette bête-là, cette peau-là, s’agripper à ce relief tendu vers l’avant, brun, lisse, qui se prolonge sans rupture vers le crâne chauve. Ça sent la ligne droite, l’ambition tenace. Ça n’a rien d’émouvant. C’est le point d’accroche de son instinct de survie. Cette nuque-là, pourvu qu’elle s’y tienne, l’emportera loin. Et l’espèce tout entière peut se rassurer.

Qui dirige la course, de la monture ou du monteur? Quand on est attiré par une nuque, on ne se pose pas la question. On s’attelle. Et ensuite on verra.